



DANS LA NUIT BLANCHE ET ROUGE

Jean-Michel Payet

folio
junior

Jean-Michel Payet

Dans la nuit
blanche et rouge

(Les Grandes Personnes)

*Pour Michèle, qui a très bien connu
un des personnages de cette histoire...*

© Éditions des Grandes Personnes, 2012, pour l'édition originale
© Éditions Gallimard Jeunesse/Éditions des Grandes Personnes, 2014,
pour la présente édition

Folio Junior est une collection de Gallimard Jeunesse

Illustration de couverture : Henri Galeron

*Ils ne savaient pas que c'était impossible,
alors ils l'ont fait.*

Mark Twain

*Ce n'est pas parce que les choses sont difficiles
que nous n'osons pas,
c'est parce que nous n'osons pas qu'elles
sont difficiles.*

Sénèque

Prologue

En ce début d'année 1917, la Russie est en guerre contre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie. Depuis le mois d'août 1914, son armée se bat sur le front européen, à l'ouest de son immense territoire.

Ses alliés : la France et l'Angleterre. Sa force : un peuple innombrable. Ses faiblesses... elles sont multiples. Les armes sont insuffisantes, les soldats ignorent pour quelle raison on les envoie se battre, les morts se comptent par milliers. À l'arrière, la terre n'est plus cultivée, les usines ne tournent plus, le peuple a faim. Le peuple gronde. Et certains ont commencé à agir.

Dans les premiers temps de la guerre, on a rebaptisé la capitale. Saint-Pétersbourg semblait un nom à la consonance trop germanique pour une oreille slave, aussi a-t-on décidé de la nommer Petrograd.

À la tête de cet immense pays, un homme, seul, faible, hésitant : Nicolas Romanov. En 1894, il a succédé à son père sous le nom de Nicolas II, puis a été couronné Tsar, empereur et autocrate de toutes les Russies. Face aux premières défaites de ses troupes, il s'est

lui-même attribué le titre de généralissime des armées, et passe la plupart de son temps sur le front, loin de la capitale.

C'est l'hiver, le terrible hiver russe. Petrograd est sous la neige. Ce soir, au théâtre Mariinsky, le rideau se lève sur une représentation de *Giselle* et, dans l'ombre des coulisses, une jeune ballerine se prépare à entrer dans la nuit blanche et rouge...

Première partie

Petrograd

1

PETROGRAD, THÉÂTRE MARIINSKY, dimanche 19 février 1917, 19h45

Dix fois elle avait essayé, et dix fois elle avait renoncé. Parce qu'elle avait peur. Et aussi à cause de ce soldat apparu par intermittence, qui interdisait tout passage. Mais il était hors de question qu'elle abandonne.

À nouveau, elle entrebâilla la porte qui donnait dans la galerie et tendit l'oreille. Pas un bruit. Très précautionneusement, elle quitta l'ombre des coulisses et s'avança sur le tapis qui bordait les loges. Malgré le froid terrible qui bleussait tout, une fine sueur luisait sur son front. Elle resserra le manteau sous lequel elle cachait son costume de scène. Au loin, l'orchestre entamait le pas de deux. Elle ne disposait donc plus que de sept minutes pour remplir sa mission.

Elle progressait en silence, ses chaussons de danse effleurant à peine le tapis. Elle n'était plus qu'à cinq ou six mètres de sa cible lorsque des bruits de bottes se firent entendre : des militaires remontaient le grand escalier de marbre. On allait la surprendre, la questionner. Comment pourrait-elle justifier sa présence à proximité du foyer, en pleine représentation ? Impossible maintenant de revenir en arrière, la porte des coulisses se trouvait bien trop loin. Elle était perdue. À moins que... Des années de pratique intensive de la danse l'avaient dotée d'une musculature qu'il était temps de mobiliser. Elle s'élança. En trois bonds, elle atteignit le vestiaire, sauta

par-dessus le comptoir et disparut entre les manteaux de fourrure et les lourdes capotes militaires. Là, elle retint sa respiration.

Dans la galerie résonnaient les pas des soldats chargés de la sécurité des ministres qui assistaient à la nouvelle représentation de *Giselle*. Ils s'installèrent dans le foyer, sortirent des bouteilles de vodka et se mirent à boire, moins pour se réchauffer que pour tromper l'ennui. Depuis les canapés dans lesquels ils s'étaient vautrés, ils pouvaient contrôler l'accès aux loges et au vestiaire. Impossible désormais pour elle de quitter son abri. Heureusement, là où elle se trouvait, elle pouvait accomplir une partie de sa mission.

Elle ne devrait en effet pas avoir de difficulté pour mettre la main sur le pardessus élimé jusqu'à la trame que Mislav Velovchine arborait toujours. Il n'en portait pas d'autre. Cependant, dans l'obscurité de son réduit, il lui était difficile de distinguer la qualité des tissus. Elle n'avait pas d'autre moyen que de fouiller systématiquement toutes les poches masculines. Dans les premières, elle dénicha des trésors : un fond de paquet de tabac, quelques roubles, des crayons. Parfois un morceau de pain enrobé dans un mouchoir sale. Puis elle tomba sur une plaquette, un mince livre dont elle parvint à déchiffrer le nom de l'auteur : « Alexandre Blok ». Le manteau d'un amateur de poésie. Ce devait être celui qu'elle cherchait. Elle explora avec plus d'attention les autres poches et, enfin, trouva l'enveloppe. Voulant l'examiner, elle se rapprocha du comptoir. Mais une main vint se plaquer sur sa bouche.

2

PETROGRAD, THÉÂTRE MARIINSKY, dimanche 19 février 1917, 20h00

– Que cherches-tu ?

C'était une voix d'homme murmurée à son oreille. Elle n'avait rien d'amical. De son bras, l'inconnu enserrait Tsvetana, lui interdisant tout mouvement.

– Je vais retirer ma main. J'ai cru comprendre que tu n'avais aucun intérêt à être surprise ici, alors...

Dès qu'elle fut libre, la jeune fille se retourna, dissimulant l'enveloppe. Son agresseur restait tapi dans l'ombre. Il reprit à voix très basse :

– Que cherches-tu ?

– Et vous ? Qui êtes-vous ?

– On ne t'a jamais dit qu'on ne répondait pas à une question par une question ?

Elle recula d'un pas. Son manteau s'entrouvrit, révélant le tulle blanc.

– Une danseuse ! s'étonna l'homme. Les salaires sont-ils si misérables que tu aies besoin de venir ici arrondir tes fins de mois ?

– Je ne suis pas une voleuse !

– Tant mieux. Je n'aime pas la concurrence.

Elle n'appréciait pas l'ironie qui pointait dans sa voix.

– Alors, insista-t-il, que cherches-tu dans les poches de ceux qui viennent t'applaudir ?

– Je...

Il ne pouvait être question de lui avouer les raisons

de sa présence. Cependant, elle ne supportait pas l'idée qu'il puisse la considérer comme une vulgaire fripouille.

– J'agis pour la liberté ! susurra-t-elle.

– Mais moi aussi. Je veux être libre de manger à ma faim.

– Il y a une différence entre voler pour soi et se battre pour les autres.

– Une grande âme ! Si j'avais su que je rencontrerais ici une révolutionnaire...

– Je ne suis pas une révolutionnaire.

– Ah oui ? Et qu'es-tu donc alors pour venir ici parler de liberté ?

– Je...

– En fait, je pense que ce n'est pas le meilleur moment pour avoir une conversation philosophique sur le bien et le mal, reprit-il. Un autre jour, peut-être ? Le mieux, pour l'instant, est de filer d'ici.

– Je vous signale que des soldats viennent de s'installer dans le foyer. Nous sommes coincés.

Il repoussa les manteaux et s'avança dans le clair-obscur du vestiaire. Elle fut surprise de découvrir un homme plus jeune qu'elle ne l'avait imaginé. Il devait avoir une vingtaine d'années, à peine. Ses cheveux noirs et drus retombaient en mèches sur son front, mais ce qui accrochait le regard, c'étaient ces deux yeux verts qui semblaient scintiller dans l'obscurité. Et ce sourire ironique qu'il affichait en la dévisageant.

Au loin, elle entendit la musique qui se déployait avec fougue. Il lui restait moins de cinq minutes avant son entrée en scène. Déjà ses camarades devaient se réunir sur le plateau. Quand remarquerait-on son absence ?

Le voleur avait raison, maintenant, il fallait partir. Mais comment ?

– Le petit escalier, là, lui murmura-t-il.

Il s'agissait d'un passage de service qui s'enroulait autour du vestiaire. Si elle parvenait à s'y glisser et à descendre d'un étage, elle pourrait alors rejoindre les coulisses par un autre chemin. Elle se rapprocha du comptoir et risqua un regard vers le foyer. Les soldats discutaient à voix basse en faisant circuler la bouteille d'alcool entre eux, indifférents au reste du monde. L'inconnu la saisit soudain par la taille. Elle se retourna, furibonde, et lui écarta les mains.

– Que faites-vous ?

– Je t'aide...

– Pas besoin. Laissez-moi partir. Seule.

Aussitôt, elle prit son appui, bascula avec grâce et se retrouva accroupie au sommet de l'escalier. Aucun mouvement du côté des militaires. Le voleur la rejoignit. Moins discrètement.

– T'as entendu ? lança un soldat au fond du foyer.

– Mmm ? répondit un autre.

– Il y a quelqu'un là-bas ? demanda un troisième homme d'une voix un peu éraillée.

– Va voir, Pania.

Sans attendre davantage, le voleur prit Tsvetana par la main et l'entraîna dans l'escalier. Ils sautaient par bonds de trois, quatre marches, lui en bottes et elle en chaussons, avec l'impression de ne plus toucher le sol. À l'étage, des pas lourdauds se rapprochaient du vestiaire. Les fuyards avaient déjà atteint le niveau inférieur

quand, sur la dernière marche, la danseuse prit mal son appui. Son pied gauche fit un angle saugrenu avec sa jambe et elle tomba sur le carrelage noir et blanc.

– Y a quelqu’un en bas ? demanda le militaire. C’est toi, Lipa ?

Tsvetana tenta de se relever mais, lorsqu’elle posa le pied au sol, une douleur fulgurante explosa dans sa cheville. Le sang quitta ses joues. Impossible de se tenir debout. Cherchant un équilibre impossible, elle trouva, une fois encore, la main de son inconnu. Celui-ci l’enleva entre ses bras.

– Les coulisses, là-bas ! lâcha-t-elle dans un souffle.

Il s’élança vers la porte qu’elle lui avait désignée.

– Lipa ? répéta la voix à l’étage.

– Je vais voir, dit un autre soldat.

Le couloir qui desservait les fauteuils d’orchestre paraissait infini. À chaque foulée de l’inconnu, la douleur vibronnait dans la cheville de la danseuse. Avant que le garde ne les surprenne, l’homme avait pourtant atteint la porte. Ouverte. Ils la franchirent et s’effondrèrent dans l’obscurité.

Ils demeurèrent un instant immobiles, l’oreille aux aguets. Le voleur reprenait son souffle et la danseuse serrait sa jambe au niveau du mollet, tentant de maîtriser la douleur qui se répandait dans ses muscles et ses tendons. Elle ne pourrait plus danser. En tout cas, pas ce soir.

Élève de dernière année, cela avait été une chance inespérée qu’on lui offre la possibilité de paraître sur scène. Une marque de confiance à laquelle elle se devait

de répondre par une prestation irréprochable. De cette figuration dans un célèbre ballet pouvait dépendre toute sa carrière. Mais, désormais, tout était fichu. La jeune fille examina sa cheville. Celle-ci avait déjà doublé de volume, se colorant de jaune et de violet. Elle ne pouvait l'effleurer sans que mille aiguilles lui brûlent les nerfs. Il lui faudrait des semaines, des mois de rééducation pour, peut-être, retrouver sa virtuosité. Elle s'adossa à la cloison et ferma les yeux. La danse était exigeante et ne laissait place à aucune autre passion. On ne pouvait mener de front pratique du ballet et action politique, elle le savait. Les larmes qu'elle s'efforçait de retenir étaient sans doute plus dues au dépit qu'à la douleur. C'est alors qu'elle sentit sur son mollet comme la caresse d'une plume.

Agenouillé devant elle, l'inconnu avait placé ses deux mains sur le membre meurtri et la massait avec une infinie délicatesse. La jeune danseuse craignit que le moindre contact ne réactivât la douleur. Mais non, au contraire. Une douce chaleur se diffusait dans le mollet puis vers la cheville blessée. Calmante, reposante. Plus il descendait, plus la sensation se faisait libératrice, pénétrait au cœur du muscle, s'infiltrait dans l'appareil compliqué des os et des tendons. Elle remarqua à ce moment-là qu'un doigt lui manquait – l'annulaire gauche. Ce handicap ne le gênait pourtant en rien. Mais si son massage avait un effet apaisant, elle savait que cela ne suffirait pas pour qu'elle puisse danser. Toutefois, elle osa bouger le pied. Avec succès. Sous les mains du cambrioleur, la cheville avait désenflé et, chose incroyable, semblait même avoir repris son aspect normal.

– Comment t’appelles-tu ? demanda le voleur.

La question la surprit. Quelle importance ? Quel intérêt ? Ne valait-il pas mieux qu’ils gardent l’anonymat, l’un comme l’autre ?

– J’ai besoin de le savoir pour que la guérison soit totale, ajouta-t-il avec ce sourire ironique qu’elle lui avait déjà vu.

– Tsvetana, dit-elle.

Il hocha la tête et parut se concentrer sur ses deux mains. Elle ne ressentait plus aucun élan et une sensation de force l’irriguait même tout entière. Prudemment, elle se redressa. Son pied était ferme. Quelques flexions, deux pas. Elle tenta de se mettre sur les pointes, y parvint sans effort. Tsvetana virevolta, avança, sauta. Elle se sentait en parfaite forme. Inexplicablement en forme. Elle se retourna vers l’inconnu pour comprendre. Pour le remercier aussi.

– Et vous, demanda-t-elle, quel est votre nom ?

Mais il avait disparu.

3

PETROGRAD, THÉÂTRE MARIINSKY,

dimanche 19 février 1917, 21 h 30

Elle était arrivée sur scène à temps. Et, lorsque le lourd rideau cramoisi était retombé sur la fin du ballet, Tsvetana savait qu’elle avait dansé avec brio et bonheur. Elle s’était sentie au mieux de sa forme, brillante même, ayant fait corps avec la musique. Pourtant, elle restait persuadée

que cette précision, cette énergie, elle la devait au massage que lui avait prodigué le mystérieux voleur. Lorsque, petit bataillon discipliné, les élèves étaient sorties de scène, le maître de ballet avait lâché un laconique : « Bien, Kolipova » qui valait tous les applaudissements du public. Mais ce compliment ne parvenait pas à effacer de sa mémoire la rencontre faite dans le vestiaire.

Les ballerines traversèrent les coulisses pour regagner la loge qu'elles partageaient. Par petits groupes, elles commentaient le spectacle, leur prestation, disaient leur fierté d'avoir été retenues pour danser aux côtés des étoiles. Dès qu'elle rejoignit sa place, Tsvetana palpa les poches de son manteau. L'enveloppe récupérée dans le vestiaire des spectateurs était toujours là. Elle la transmettrait dès le lendemain. En attendant, il lui était impossible de l'ouvrir devant les autres danseuses. Tout en se démaquillant, elle se demanda ce que serait sa prochaine mission.

Rapidement, elle se rhabilla et quitta les coulisses. Le théâtre fermait une semaine et, à dix-sept ans, en dernière année de formation, Tsvetana avait le droit de retourner au domicile familial pour cette période de vacances. Après avoir mis son manteau et sa toque, elle s'enveloppa dans un large châle qui lui couvrait en partie le visage.

Dehors, le carrousel des calèches venues charger les spectateurs sortant du théâtre maintenait l'illusion d'une ville consacrée aux plaisirs des arts. Tsvetana parvint à héler un fiacre libre et s'y engouffra en disant au cocher engoncé dans sa houppelande :

– Canal Gribojedova ! À l’angle d’Italianskaia !

D’un claquement de fouet, l’homme lança son maigre cheval au trot. Tsvetana tira sur elle la peau d’ours mise à la disposition des passagers et se laissa aller à contempler les façades sur lesquelles le givre scintillait en éclats bleutés.

Elle sortit l’enveloppe de sa poche et la contempla un instant avant de l’ouvrir, comme pour retarder le plaisir de la découverte. Si, ce soir, un tel trésor se trouvait entre ses mains, c’était grâce à Irina Valienko, une danseuse de la troupe. Plus âgée, celle-ci avait remarqué Tsvetana quand la jeune fille s’était révoltée contre une surveillante qu’elle estimait injuste. Quelque temps plus tard, elle l’avait à nouveau repérée, lisant en cachette un livre de Tolstoï, interdit par la censure. Elle lui avait alors confié en secret des journaux que des socialistes révolutionnaires imprimaient à l’étranger, en Suisse ou en France, et qui disaient tout haut ce que beaucoup osaient à peine penser ici : que la Russie vivait encore au Moyen Âge, que le Tsar était un incapable et que seuls des bouleversements importants et radicaux pourraient changer le cours des choses. C’est ainsi que Tsvetana s’était mise à lire *Natchalo*¹, une des feuilles de chou clandestines que la police traquait et qui décrivait l’âpreté de la vie dans les ateliers, la faim dans les campagnes... Puis Irina l’avait invitée à une soirée littéraire où se réunissaient des étudiants, des poètes, des musiciens, et où l’on parlait art et littérature. La soirée

1. Le commencement.